



Aujourd'hui :

**12h - Restaurant L'Atypik,
repas avec les invité-e-s du festival**

16h - SWEETIE de Philippe Malone

18h - Régner sur les cendres de Romain Nicolas

Mise en lecture : Grégory Faive
avec Sarah Barrau, Fantin Curtzt, Stéphane Czopek, Geoffroy Pouchot-Rouge-Blanc, Philippe Saint -Pierre

L'ÉDITO

*«n'est-ce pas un bourdonnement Sweetie /
un léger bourdonnement qui depuis quelques heures enfle & se répand /
une vibration tenace, un grondement sourd qui par ondes incessantes emplît tout l'espace, une vague fiévreuse au ressac agité /»*

ça gonfle, ça s'étend, ça agite la terre & fait gronder le sol, ça approche & arrive sur nous dans un grondement sourd & opaque qui vient enrober nos corps dans une fumée acide, un bourdonnement épais qui prend chair & empeste, qui étouffe & qui brûle

«tu ne vois donc rien, ne l'entends pas gronder comme un essaim, il cogne & tente par tous les moyens de s'infiltrer, un flot impérieux, UN ESSAIM AU GALOP, il éperonne les flancs, pique les joues, broie les tempes Sweetie, envahit nos tréfonds CETTE IRRITATION QUAND MÊME, cette lente intrusion de secondes devenues siècles suis-je donc seule à en souffrir, t'emplît-il les oreilles & les yeux comme il pollue les miens Sweetie, d'inflammation & de tics, ou bien ton indifférence réfractaire au monde, à ses hoquets tapageurs t'aveugle & t'assourdit Sweetie, ma Sweetie, ohé tu entends Sweetie /»

cet orage bruyant qui fait trembler le sol, ce nuage toxique qui s'élève dans le ciel & domine nos terres de son chapeau de feu, n'est-ce pas suffisant d'irriter nos oreilles, ça sature notre air & agresse nos sens, ça fait vibrer les murs & gémir la pierre, ça se glisse insidieusement jusqu'au plus profond des villes, ça anéantit tout sur son passage dans un souffle infernal,

ÇA BOURDONNE LA MORT

Sweetie n'entends-tu pas les cris qui accompagnent le tonnerre et la foudre, qui souffrent dans le vent de cet orage de feu,
ÇA RÉPAND LE MALHEUR

un bourdonnement terrible au goût de cendres & au souffle de feu, un bourdonnement acide qui fait fondre nos chairs & traverse les frontières, es-tu sourde Sweetie que tu n'entends pas les Thierry s'agiter & la colère gronder & nos employés tomber les uns après les autres dans ce vent atomique

nos enfants tant chéris qui toujours travaillent durs, qui aiment leurs patrons & ne savent pas ce qu'ils font

ces enfants maladroits, ces enfants inconscients que les concurrents ont corrompus de leurs idées nouvelles, ces enfants qui camouflent leur fautes & mentent aux contrôleurs

ces employés incompétents, sans aucun respect, ces idiots qui nous conduiront à notre perte, qui provoquent vent & tempête, qui grondent & gonflent ce bourdonnement terrible né de leurs erreurs

n'avais-je pas raison Sweetie quand j'affirmais que le tort tue, quand j'affirmais que seul le tort d'un pourrait mener à la fusion du réacteur un jour, quand j'affirmais enfin que nous régnerons sur les cendres de leur idiotie bien avant la nuit...

Alice Palmieri



© Norma Ayrault-Labazée

Sweetie de Philippe Malone

Écrivain, dramaturge et photographe, Philippe Malone déploie avec *Sweetie* une longue phrase monologuée unique lancée par une mère à Sweetie.

«*Sweetie fut écrit dans le cadre du dispositif "Partir en écriture" du Théâtre de la Tête Noire à Saran, suivi d'une résidence à la Marelle, à Marseille. Sans ces lieux, sans ces aides précieuses, il n'y aurait jamais eu Sweetie. Ces structures, indispensables et souvent fragiles ont autant besoin de notre soutien que nous du leur.*» **Philippe Malone**

La pièce peut être abordée comme le discours d'un parent à son enfant ou comme celui d'un dictateur à son peuple. Comment vous est venu l'idée de cette ambivalence ? Quels rapprochements faites-vous entre ces deux paroles ?

Le point de départ de l'écriture de *Sweetie* fut politique. Par glissements progressifs, le dictateur s'est transformé en dictatrice pour tenter de casser les codes virils du fascisme, puis le peuple s'est métamorphosé en enfant, seule qualité reconnue au peuple par un régime autoritaire lui récusant la maturité de gouverner. Ces images et glissements se sont déposés dans le texte, et donc on peut le recevoir comme on veut, soit la parole d'un parent à ses enfants, soit celle d'une dictature à son peuple. Le vocabulaire décalé de *Sweetie* renforce ces possibilités d'ambivalence. Mais il n'y a pas à proprement parler de volonté d'associer un parent à un dictateur, juste l'utilisation d'images réversibles pour multiplier l'impact et produire de l'humour.

Le texte est extrêmement structuré : trois parties, elles-mêmes entrecoupées de barres obliques, le tout créant un effet cyclique qui nous font penser à un discours rhétorique très bien huilé. Avez-vous pensé la structure de ce texte à la manière d'un texte argumentatif voire d'un discours politique ?

La forme du texte épouse celle d'une logique paranoïaque, qui par associations successives, par prolifération, enfle en discours monstrueux. La structure a évolué en cours d'écriture. D'abord contenue, rebondissant d'une digression à l'autre sur chacune des pages, elle se laisse progressivement déborder dans la deuxième puis dans la troisième partie, pour finir en torrent hystérique. J'ai d'abord pensé à la forme, au vocabulaire, le fond en a découlé.

Tel une phrase déjà commencée et qui ne se termine pas, (aucune majuscule au début, ni de point), pourquoi avoir choisi d'écrire une parole prise en cours de route ?

Le discours paranoïaque n'a ni début ni fin. Son principe est logique et circulaire. Tout fait sens. Tout se tient. Il tourne seul et ne s'encombre pas de ponctuation. Il roule.

Durant votre travail d'écriture avez-vous pensé au début et à la fin de ce discours, ou s'agit-il d'une parole infinie ?

Infinie. D'ailleurs, la fin, si c'en est une, propose de recommencer avec de nouveaux enfants.

Dans le texte édité de *Sweetie* il y a deux versions : celle de la mère et celle du père. Qu'implique pour vous cette double approche ? Quelle nécessité y avait-il pour vous d'écrire un versant masculin à cette parole féminine ?

Le choix n'est pas littéraire mais politique. Il s'agit du même texte. Pour y répondre, je reprendrai l'argument que j'avais proposé à mon editrice, Sabine Chevallier d'Espaces 34. «Si la version féminine brise certains codes moraux, politiques, la version masculine s'attaque au masculinisme du pouvoir, au patriarcat, dont tous les codes sont encore activés (voire suractivés aujourd'hui notamment chez certains chefs d'État, pas si éloignés).

L'intérêt de cette double publication est, outre la singularité de

l'objet, de déplacer l'enjeu même du texte au centre des deux versions. Un même texte, selon qu'il est masculin ou féminin, ne brasse pas les mêmes enjeux symboliques, politiques ou sociétaux. Il produit des images distinctes qu'il devient très intéressant d'interroger. Il implique en outre une lecture décalée du texte, une interrogation sur notre propre grille de réception et une prise en charge spécifique au plateau, quel que soit le sexe choisi. Bref, il renvoie à nos représentations, non par le discours, mais par le vide laissé entre les deux propositions. Il pose la question du sexe du pouvoir et des images, refoulées ou plébiscitées, qui y sont associées. »

Et finalement, qui est Sweetie ?

Ahaha.

RIEN À VOIR :

Pour cette rubrique, comme son nom l'indique, nous avons posé aux auteurs et autrices des questions qui n'ont rien à voir avec leurs textes.

Pourquoi ?

Le comment donnera bien les réponses.

Un regard marquant ?

Celui qui reflète la terreur.

Un mot ?

É-man-ci-pa-tion.

Quelle question poseriez-vous à la diversité ?

Suis-je divers ?

REGARD DU DIRECTEUR DE LECTURE, GRÉGORY FAIVE :

Dans l'écriture de Philippe Malone il y a quelque chose d'extrêmement physique, organique dans les mots et la façon dont ils sont agencés. Donc comment trouver, à l'intérieur de tout ça, le rythme de la parole ? Bon alors quand j'ai dit ça, j'ai rien dit, mais il faut surtout trouver comment, avec les résonnances et les répétitions on fait exister petit à petit l'enfermement la peur et la douleur de *Sweetie*. La forme aide beaucoup à trouver le fond chez Philippe Malone. Donc il faut trouver comment Chloé Schmutz va entrer dans la langue en essayant de garder un calme apparent, en déroulant les phrases, en prenant les "/" présents dans le texte comme les fins de la pièce, et petit à petit, il y a de plus en plus de mots avant un "/" jusqu'à ce que la parole ne s'arrête plus. C'est en passant par cela qu'on fait apparaître la folie du personnage ou en tout cas la construction dans laquelle elle est emprisonnée et qui fait cette chose de peur, de doute qui est logée à la fois chez elle de manière très intime mais aussi qu'elle a construit avec la peur du monde extérieur. C'est la deuxième fois que je travaille un texte de Malone et à chaque fois c'est vraiment la forme et la langue, un peu comme on peut trouver chez Novarina sans langue inventée, qui fait qu'on trouve la rythmique et la façon dont le sens arrive chez le spectateur.

Propos recueillis par Anthony Herr et Guillaume Tourdias



© Pauline Terras

Régner sur les cendres de Romain Nicolas

«Je voudrai dire merci t'aux Lefalots qui qu'ont évité la catastrophe d'une fusion du réacteur. Pour eux hip hip hip» (Régner sur les cendres)

Dans une centrale nucléaire, Victor et Marcel enclenchent une fusion par erreur. Dans un monde qui tombe en ruine, la priorité est de sauver l'entreprise. Après tout, les atomes ne sont pas dangereux, n'est-ce pas?

Nous avons rencontré Romain Nicolas pour discuter de son travail.

En quoi la citation de Julien Nicolas illustre bien votre texte au point d'en choisir une partie pour en être le titre?

Le texte joue avec le réel, il essaye de te faire croire quelque chose. Au début, on ne sait pas si ce qui est dit est vrai. Est-ce que c'est une pièce documentaire sur les centrales nucléaires, est-ce que j'ai rencontré des employés, est-ce que Julien Nicolas existe vraiment, est-ce que cette pièce est faite pour quatre passeurs ? Il y a des pièges. C'est un jeu avec la question de l'auteur qui s'amuse avec le lecteur. Avec un titre pareil, on pense directement que la centrale va tout détruire et que le capitalisme ou la croissance perpétuelle ou le désir toujours plus grand d'énergie vont régner sur les cendres. Mais est-ce que je n'essaie pas de faire croire aux lecteurs que l'on va parler du nucléaire alors que ce n'est pas du tout le cas ? Si la pièce s'appelait «Tout brûler», ce serait sans doute une pièce partisane du nucléaire. Mais le titre est *Régner sur les cendres* parce qu'il ne s'agit pas de savoir comment le monde pourrait finir en cendres, ça, je m'en fiche. Il s'agit d'explorer comment se passe, comment s'organise un règne sur des cendres.

En quoi considérez-vous que votre pièce est poétique et fait écho à la poésie du titre Régner sur les cendres ?

Tout dépend de ce que tu considères comme poétique, s'il s'agit de la vision plutôt classique et commune, bien sûr que le titre est poétique. Toutefois, ma langue l'est aussi. Pour moi, poétique signifie faire un pas de côté : prendre une langue pour en créer une autre. Voir un rectangle, faire un pas de côté et se rendre compte que c'est un cube.

Au début du texte on trouve plusieurs indications sur le contexte de la pièce et sur les règles de jeux/de lecture. Elles permettent de se familiariser avec votre écriture. Les avez-vous écrites uniquement pour le lecteur ou les imaginez-vous présentes d'une façon ou d'une autre lors des représentations ?

Malheureusement, je n'ai jamais vu un de mes textes bien mis en scène. Il est difficile de faire entendre cette langue au plateau. Il faut trouver un équilibre entre le comique de la langue et l'inquiétude, le sérieux de la situation. À la lecture, ces indications servent de sas de décompression pour le lecteur afin qu'il pénètre dans la frénésie de la pièce sans heurts. Aussi, je pense qu'elles sont essentielles au plateau et permettent une meilleure adhésion au texte.

Vous faites parler des objets dans la pièce avec le personnage du Manuel et de L'alarme. Qu'est-ce que la personnification des objets veut dire du monde dans lequel se trouvent les personnages ? De notre société ?

Pour moi, les objets en question (alarme, smartphone) parlent. Il était donc normal qu'ils le fassent dans la pièce. Au théâtre, il n'y a pas de textes, seulement des prises de paroles. C'est une raison pratique aussi, puisque ça crée des situations assez comiques, le fait de parler avec un objet. La question de l'humanité est complexe dans la pièce. Ils ont chacun un rapport d'objectivation et de domination les uns avec les autres. Par exemple,

Marcel et Victor sont des Lefalots c'est-à-dire qu'ils font partie d'une "classe" soumise à la domination du plus fort, du patron.

Le nucléaire est un sujet très présent dans l'actualité, est-ce que la thématique du nucléaire vous touche personnellement ?

Il y a tellement de personnes qui me parlent de cette pièce comme si elle ne traitait que du nucléaire alors que ce n'est pas le cas. Ils n'y voient que ce qui les intéresse. Personnellement, la question du nucléaire ne m'intéresse pas (d'ailleurs ma position là-dessus ne vous concerne pas). J'avais besoin d'un endroit de crise pour être le lieu de l'action de ma pièce. Pour moi la centrale nucléaire était le meilleur lieu pour le faire puisque tout peut basculer dans une centrale, de ce fait au début la fusion du réacteur a déjà eu lieu. Si la pièce s'était déroulée avant, cela aurait été une pièce sur le nucléaire et la peur de l'erreur humaine. Au contraire, en faisant commencer la pièce dans une situation d'urgence : après la fusion si la centrale explose ils vont tous mourir ; ça leur donne un moteur fou qui va les faire avancer dans toute la pièce. Ils ont quelque chose de tellement gros à cacher - la fusion du réacteur - que ça me permet de pointer des situations.

RIEN À VOIR :

Pourquoi ?

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Pourquoi y aurait-il rien plutôt que quelque chose ?

Un regard marquant ?

J'ai croisé le regard de quelqu'un dans la rue (une pure altérité). On a bu un café. Très décevant.

Un mot ?

Mot.

Quelle question poseriez-vous à la diversité ?

Laquelle de diversité ?

REGARD DU DIRECTEUR DE LECTURE, GRÉGORY FAIVE :

Sur la première page, il est écrit "pièce pour quatre passeurs". J'ai donc commencé mon travail en imaginant qu'il n'y aurait que quatre lecteurs qui se partageraient tous les personnages. Je me suis rendu compte que cela crée une ambiance très cartoonnesque, il y a une ambiance de dessin animé qui, je pense, se dessine. Elle permet de décaler le sujet tragique de cette pièce. J'ai ensuite réalisé qu'il fallait cinq lecteurs. Un travail sur le rythme a été effectué en répétitions. En effet, il s'agit pour moi d'une "farce à accumulations"; d'un simple incident découle de nombreux gags. Il a fallu trouver l'équilibre entre deux couples de personnages : Victor et Marcel, Pouli et le Poutou. La dernière difficulté dû au langage est qu'il ne faut pas se tromper de mot. Il ne faut pas que le cerveau reconstruise les mots. La langue particulière de Romain Nicolas ne doit en aucun cas devenir normale, naturelle.

Propos recueillis par Léo Buisson, Léa Saget, Théo Stival

Flashback

HIER, JOUR 4 DU FESTIVAL :

C'était en 2018, le 26 mai pour être précise.

Je m'en souviens comme si c'était hier. La cloche venait de sonner cinq heures. Il ne restait plus qu'une heure avant l'échéance. Bon sang mais que fait-elle ? «Elle aurait du être là depuis longtemps...» me dis-je. Scrutant l'horizon, je cherchais un signe m'indiquant qu'elle était en chemin, saine et sauve. Je me rappelle des regards inquiets autour de moi. Que ferions nous si elle n'arrivait pas à l'heure ? À mesure que les minutes passaient, l'espoir s'amenuisait. Quand soudain je la vis! «Elle arrive!» criais-je. William, sur son fidèle destrier, nous l'amenait enfin, soulevant des nuages de poussière sur son passage. J'allais à sa rencontre, et je ne saurais te décrire le sentiment qui m'envahit lorsqu'il me la remit. La Gazette était enfin là! Je m'empressais alors de la distribuer à mes concitoyens, avides de culture. Quelle journée, mon enfant! Les gros titres annonçaient: *Longues sont mes nuits* de Faustin Keoua Letourmy et *Pig Boy 1986-2358* de Gwendoline Soublin. Lorsque je me fus assurée que tout le monde avait reçu son exemplaire de la Gazette, nous nous pressâmes dans le Théâtre pour assister à la lecture de *Longues sont mes nuits*. En passant la porte, je me retournais une dernière fois vers l'horizon où William avait disparu pour prêter main forte à nos camarades restés en arrière. À l'intérieur les lumières étaient douces, bleutées, comme si une lune violette s'était levée sur la salle. Cela me fait penser à la légende de la lune bleue qui... mais je digresse, revenons-en à la pièce. Le texte contait le désespoir d'une très jeune mère face à la maladie de son fils cadet. Ah... Life isn't always fair here in the East...Mais malgré la situation tragique, je percevais la force mentale de cette jeune femme, digne mère affrontant seule la douleur de son fils. À sept heures, se tenaient fièrement devant le théâtre mes camarades de la gazette, celle-ci enfin imprimée! À huit heures trente, nous reprîmes nos places de spectateurs pour la lecture de *Pig Boy 1986-2358*, une pièce mettant à l'honneur la race porcine. Je me souviens avoir esquissé un sourire quand l'autrice a avoué que cette pièce était issue d'une colère. Un jour tu comprendras mon enfant. Toujours est-il que quand la lecture se termina, je n'avais qu'une envie, adopter un cochon pour être sûre qu'il ne connaîtrait jamais le même destin que ceux de la pièce de Gwendoline Soublin... Pauvres créatures roses... Quand nous sortîmes du théâtre, l'esprit rempli d'histoires et d'une musique venue de l'Ouest résonnant dans les oreilles, la nuit était tombée. Le temps était maintenant à la ripaille et au sommeil. Le lendemain la Gazette est de nouveau là, fidèle au poste.

Léa Saget



© J-L Lacroix



© J-L Lacroix

Petite mise en bouche

En attendant la table ronde de demain titrée «La diversité culturelle en question» la Gazette a rencontré la modératrice de cet évènement ainsi qu'une des intervenantes : Bérénice Hamidi-Kim, maîtresse de conférences en études théâtrales à l'Université de Lyon 2 et membre de l'Institut Universitaire de France, afin qu'elle nous présente les enjeux de cette rencontre/débat et Penda Diouf, autrice et membre du label «Jeunes textes en liberté».

POINT DE VUE DE BÉRÉNICE HAMIDI KIM :

Quelle nécessité y a-t-il, selon vous, à questionner la diversité aujourd'hui et au sein de cette table ronde ?

La nécessité vient de l'usage du terme «diversité», qui est fréquemment utilisé aujourd'hui, ce qui est à la fois une bonne et une mauvaise chose. Une bonne chose car c'est une manière de parler de toute une série de questions qui ont d'abord longtemps été ignorées, puis reléguées quand est arrivée la question des inégalités hommes-femmes, par exemple. Le moins bon côté des choses, est que ce terme est problématique, agissant comme un «cache sexe» pour parler de discriminations et de nombreux problèmes connectés les uns aux autres : la question des inégalités d'accès au théâtre des spectateurs en lien avec des origines sociales, la question des inégalités d'accès aux métiers artistiques, celle des inégalités de conditions de travail des artistes selon leurs couleurs de peau et/ou leurs origines sociales, etc. Et enfin, il y a toute une série de questions qui tournent autour des imaginaires et des récits : celle des stéréotypes d'une part, mais aussi, au delà des questions de distribution, celle de l'absence de récits qui ne fassent pas que reproduire la société telle qu'elle existe, c'est-à-dire des schémas majoritaires et excluants. Par son potentiel émancipateur, l'art peut proposer des récits capables d'inventer d'autres mondes possibles, ou dans le monde existant donner du relief, zoomer et apporter plus de visibilité et donc d'existence à des choses qui y sont minoritaires.

Comment avez-vous fait le choix des intervenants qui participeront à votre table ronde ?

Pour la table ronde, la sélection des intervenants s'est faite en concertation avec l'équipe de Regards croisés, en lien avec les artistes programmés. Il nous semblait important de centrer la question sur des questions d'écriture, donc d'édition aussi, par le biais de l'éditeur Émile Lansman.

POINT DE VUE DE PENDA DIOUF :

Comment recevez-vous l'invitation à participer à la table ronde qu'organise Bérénice Hamidi-Kim titrée : «La diversité culturelle en question» ?

«La diversité culturelle en question », c'est interroger ce qui est transmis en terme de récit, de narration, au cinéma, sur les plateaux de théâtre, dans le monde de l'édition, en danse ou en musique. Si on devait faire une photographie, instantanée, de toutes ces formes artistiques, on pourrait répondre à cette question : qu'est-ce qui est raconté, qu'est-ce que ça dit de nous, société française? En intégrant des nuances, il semble qu'il y ait des formes de reproductions sociales, avec un même type de producteurs de culture produisant pour un même type de spectateurs.

Comment votre travail et celui du label «Jeunes textes en liberté» résonnent avec cette proposition ?

«Jeunes textes en liberté» essaie de casser les frontières en proposant des lectures hors les murs (hôpitaux psychiatriques, associations de femmes, librairies, médiathèques, cafés, parcs départementaux) avec à chaque fois une rencontre pour échanger, discuter, se connaître. Le comité de lecture est anonyme et intègre des personnes non professionnelles du théâtre, pour éviter l'entre-soi que nous reprochons tant. Enfin, une attention particulière aux récits peu portés, peu entendus ainsi qu'une politique volontariste en terme de représentation sur les plateaux font partie de l'ADN de «Jeunes textes en liberté».

Propos recueillis par Alice Palmieri et Guillaume Tourdias



Mirages

Visions et hallucinations à partir des textes *Sweetie* de
Philippe Malone et *Régner sur les cendres* de Romain Nicolas

J'AI EU UNE IDÉE

Aujourd'hui en me levant j'ai eu une idée super : Je vais créer mon propre pays. Déjà dans mon pays, il y aura toujours de la neige, comme ça les gens pourront faire du ski et des batailles de boules de neige tous les jours. Ensuite, il faudra que les villes aient de beaux éclairages, qu'on ait l'impression de vivre avec des guirlandes partout. Tiens et en parlant de guirlandes, j'adore les sapins donc dans mon pays je veux des forêts de sapins ! Le plat traditionnel dans mon pays sera le pain d'épice trempé dans le chocolat chaud et chaque matin les gens devront se faire des cadeaux. Et comme j'aime bien les couronnes, je serai le roi de mon pays. De la neige, des sapins, des guirlandes et du pain d'épice, mon pays il s'appellera Décembre. Avec mon idée, je vais pouvoir régner sur Décembre !

Guillaume Tourdias

L'HISTOIRE DE MA VIE

Parler pendant des heures alors qu'on ne t'écoute pas. Déblatérer sur ta vie en long, en large et en travers, dans tous les sens et essayer n'importe quelle position, prendre plaisir et aimer ça. Donner des détails intimes de ta vie alors que d'habitude tu ne te livres pas comme ça. Faire un pas en avant, faire un effort alors que l'autre ne t'écoute pas, donner de ta personne. Retracer ton enfance sans omettre aucun détail, des plus drôles aux plus sombres. Tu libères tout. Pas de réponse. Passer à autre chose. Encore plus de secrets, parfois lourds. Parler de son amie d'enfance, de sa trahison, que tu ne crois plus en l'amitié. Un peu d'intérêt, s'il vous plaît. Puis tout lui dire de ton premier petit copain en primaire et le premier baiser échangé. Bizarre, tu n'entends pas de rire moqueur. Se moquer de ses erreurs, les joies de l'adolescence. Les premières fois bourrées. La première fois écourtée. En rire, beaucoup, seule. Continuer encore plus déterminé. Les études, la fac et déjà la vie active défilent si vite. Tu critiques ton job qui te captive mais pas trop. Un mari que tu aimes mais pas trop. Blablater sur un mariage loin des contes de fées. Demander un semblant d'attention. Tu racontes l'arrivée des enfants. Un gosse, puis deux, puis trois et merde des jumeaux. Ta vie passe devant tes yeux. Une soirée entre potes pour décompresser et finir bourrée, coucher avec un inconnu, adorer ça. Prendre un amant et ensuite comprendre qu'il ne couche pas qu'avec toi. Pleurer devant ton pot de glace alors que personne ne comprend pourquoi. Pleurnicher sur tes enfants qui quittent le nid, bientôt la cinquantaine, la voilà. Déjà les rides et la retraite, tu n'en peux plus. N'avoir aucune réponse. Parler de tes réussites, tes enfants, encore et encore. Puis se rendre compte que le sonotone de l'autre n'est pas branché. Détester ta vie et parler de ça.

AVOIR MERDÉ, FUCK

Avoir merdé
Fuck
S'en rendre compte
Fais chier
Mais trop tard
Fuck
Putain de fuck
Puis tout péter
Ne rien dire
Oups
Trouver des solutions
Empirer les choses
Fuck
Avoir essayé
Tant pis
Tout foirer
Renaître des cendres
Vivre
Avoir merdé
Fuck
S'en rendre compte
Fais chier
Mais trop tard
Fuck
Putain de fuck
Puis tout péter
Ne rien dire
Oups
Trouver des solutions
Empirer les choses
Fuck
Avoir essayé
Tant pis
Tout foirer
...

Léo Bourgeon

VISION SUR DEMAIN

15h30 : Table ronde : «La diversité culturelle en question»

19h30 : Lecture en scène de *AKILA-LE TISSU D'ANTIGONE* de
Marine Bachelot Nguyen

En Lever de rideau *LES CHIENS SAUVAGES* de Romain Nicolas
par des élèves de Terminale L du lycée Les Eaux-Clares de
Grenoble

à l'issue des lectures, rencontre avec Marine Bachelot Nguyen

Directeur de publication : **Bernard Garnier**
Rédactrice en chef : **Alice Palmieri**
Assistée de **Anthony Herr**
Comité de rédaction : **Léo Bourgeon, Romain Mourgues, Léa Saget, Théo Stival, Guillaume Tourdias**
Merci à Yolaine Denise